

**Zeitschrift:** L'exploitée : organe des femmes travaillant dans les usines, les ateliers et les ménages  
**Band:** 1 (1907-1908)  
**Heft:** 2

## Titelseiten

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 29.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# L'EXPLOITÉE

Organe des femmes travaillant dans les usines, les ateliers et les ménages

ORGANE OFFICIEL DE LA FÉDÉRATION OUVRIÈRE DES AIGUILLES

Paraissant le premier dimanche de chaque mois.

**Le numéro: 10 centimes.**

Par 20 exemplaires, 5 c. le numéro.

Par 200 ex., 2 1/2 c. le numéro.

**Rédaction et Administration.**

Adresser toutes correspondances et réclamations à *Marguerite Faas-Hardegger*, 3, rue du Marché, 3, Berne.

**ABONNEMENTS**

Pour la Suisse, une année : **1 fr. —**

Pour l'étranger » **1 fr. 50**

## AUX GORGES DE L'ESCLAVAGE

C'était au printemps. Le temps était radieux et dans l'éclat du soleil la nature paraissait s'animer de nouveau, s'égayant de couleurs encore indécises qu'enveloppaient, comme un nimbe immense, les brumes légères de l'horizon. Le lac tranquille reflétait dans le profond de ses eaux bleues les rochers nus qui bordent la route, ajoutant à cet ensemble si parfait de beautés naissantes la mélancolie de ses ondes, la monotonie de ses lignes.

\* \* \*

Je suivais ainsi la rive depuis un quart d'heure environ, sans but arrêté, m'oubliant un peu, dans la paix sereine du printemps, aux charmes de cette poésie nouvelle, rêvant... je ne sais de quoi... de lumière, de bonheur, d'harmonie... Quand, subitement, une pensée me hanta. Plus au nord, sur le versant, le sol s'évasait puis se resserrait en forme de gorge dans le fond de laquelle s'entassaient, pêle-mêle, des fabriques aux façades crasseuses, aux cheminées noircies, aux abords sales et sans issue. Une atmosphère lourde et aromatisée d'une persistante odeur de chocolat montait des usines en action. Tout cet entassement de fabriques inélégantes et décrépites, avec des apparences de vieilles fortifications ou de casernes vous donne l'idée d'un antre, d'un gouffre où la lumière ne pénètre pas, où le soleil ne luit jamais. C'est une espèce d'« Abîme » dont Zola eût découvert les secrets, dans les profondeurs duquel il eût surpris des drames, heurté des chaînes et se serait senti impressionné par le spectacle douloureux de la servitude.

Je poussai plus avant dans la gorge, et sur le chemin une femme et un enfant me précédaient. Qu'étaient-ils, où allaient-ils ? La femme, probablement la mère, petite, courbée, marchait la première d'un pas mal assuré, éniue, épeurée. L'enfant, d'âge avancé déjà, la suivait, indifférent, l'allure trainante, la tête baissée, secoué parfois

d'un élan de curiosité instinctive. Il avait la physionomie d'un fou, d'un dégénéré, sans expression précise, le regard étonné, la bouche souriante. Il s'arrêtait chemin faisant et regardait, sans avoir l'air de comprendre, les ateliers terreux, les machines en fonction, les courroies en mouvement; il souriait, puis reprenait le chemin que sa mère avait suivi.

Je les vis entrer dans des bureaux pour en ressortir aussitôt et reprendre leur route sans rien se dire, balancés comme des épaves que la faim pousse d'écueil en écueil. Ils entrèrent de nouveau au bureau voisin et en ressortirent immédiatement après. Que voulaient-ils ? A les voir ainsi naviguer, je pensai qu'on cherchait à faire employer l'enfant à quelques travaux d'usine. C'était probablement le fils d'un ouvrier pauvre, d'un alcoolique dont la vie dégradante avait transmis à sa trop nombreuse descendance les germes pathologiques de ses vices, les tares héréditaires de sa dégénérescence. Le pain manquant au foyer, il fallut évidemment se décider d'abandonner l'ainé à ses propres forces et de le faire travailler pour le laisser vivre, tandis qu'il aurait eu besoin de prévenances, de protection et de soins.

Cette mère et cet enfant, obligés par la nécessité de se proscrire, de se livrer à la pieuvre patronale, symbolisaient à mes yeux tout le prolétariat entier, ployé sous le joug capitaliste, obéissant aux passions des grands.

Je pensai alors à ces centaines d'ouvriers et d'ouvrières que les usines cloîtent comme dans des prisons, cachant derrière les barreaux puisants de leurs cellules, les détenus privés du soleil, du jour et de l'espace. Je pensai à ces pauvres jeunes filles qu'à l'âge le plus tendre on livre à la fabrique, on asservit à un travail érevent, excessif, alors que leurs facultés sont incomplètement développées, que leur santé est encore frêle et chétive - à ces mères dont la maternité trop souvent torturée leur a procuré, au lieu des joies douces et sacrées de la famille, les privations du cœur, la servitude du corps, l'enfer de l'usine - à tous ces êtres humains